

## Nathalie Skowronek. Énigmes familiales

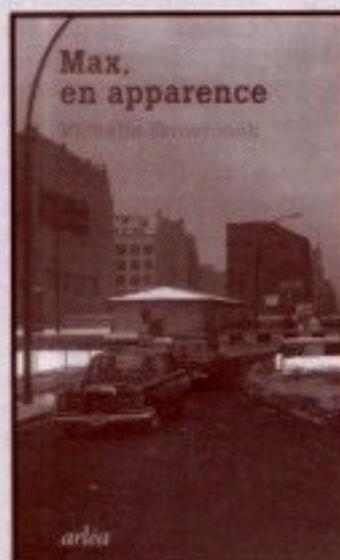
TESSA PARZENCZEWSKI

**L**es numéros bleus. Ces numéros bleus tatoués sur les bras que nous apercevions parfois sur des personnes de notre entourage. Le matricule des déportés. C'est en évoquant le numéro tatoué sur le bras de son grand-père Max, et dont elle ne parvient pas à se rappeler la combinaison, que Nathalie Skowronek entame sa longue quête. Qui était réellement Max? Quelle a été sa trajectoire? Qui se cachait derrière l'homme d'affaires prospère, installé à Berlin, qui traversait sans contrôle la frontière avec Berlin-Est, pour rejoindre en RDA son mystérieux associé Pavel, ex-Yan- kel? Autant d'énigmes que Nathalie Skowronek traque tout au long de son récit. Patiemment, elle interroge sa mère, sa tante, consulte les archives, suit plusieurs pistes, accumule les indices. Bien sûr, elle connaît les grandes lignes : la famille originaire de Lublin, les parents, quatre frères, deux sœurs, émigre en Belgique dans les années 30, le premier mariage de Max, qu'elle ignorait, puis la guerre, les rafles. Sauf la petite sœur, toute la famille sera déportée à Auschwitz, seuls Max et un frère reviendront. Max n'en parlera jamais. Après guerre, il épouse Rayele dont il aura une fille, la mère de l'auteure. Plus tard, il abandonnera mère et fille pour s'installer en Allemagne et le mystère s'épaissit.

Étrangement, nous assistons à un roman en train de s'écrire.

Comment transcrire d'une manière crédible le voyage en wagon plombé? Des ébauches s'esquissent, le malaise s'installe, l'imagination? Mais de quel droit? Et toutes les questions affluent. Quel est le rôle de la littérature? Des écrivains sont convoqués. Les emblématiques : Primo Levi, Robert Antelme, Elie Wiesel, Vassili Grossman... Marguerite Duras aussi. Comment le dire alors qu'on ne l'a pas vécu. Le récit est émaillé d'informations objectives. La tragédie individuelle s'insère dans le cadre historique. Des épisodes personnels, déjà racontés par d'autres, sont à nouveau évoqués, comme la trahison des passeurs et les fuyards piégés. Lieux communs? Mais ce sont, littéralement, nos lieux communs. Nathalie Skowronek prend la route. Berlin, Auschwitz-Birkenau, Cracovie mais aussi Tel-Aviv. Max reste insaisissable, ambigu. Quel rôle a-t-il joué entre l'Est et l'Ouest? Que y a-t-il de commun entre le Max charmeur, intégré dans la haute société berlinoise, où le passé semble effacé, et le Max qui marche tous les matins le long des grilles du zoo de Berlin pour exorciser on ne sait quelle angoisse? Quel était son vrai rapport aux Allemands? De temps en temps, il laissait voir son tatouage, comme une provocation explosive.

Transactions bizarres, affaires louches, services secrets, l'énigme reste entière. Mais peut-être que l'essentiel est ailleurs. En



filigrane, transparait une sorte de mal être chronique, comme une angoisse qui se répercute en cascade, de génération en génération. Et pour le dire, Nathalie Skowronek n'utilise pas les grands moyens. Un phrasé qui coule de source, une écriture élaguée, rien d'inutile ni de pesant, parfois un seul mot, lapidaire, fait naître l'émotion.

Après un premier roman *Karen et moi* qui évoquait l'écrivaine danoise Karen Blixen, Nathalie Skowronek explore les gouffres de son histoire familiale avec un talent rare, un roman où les mots collent littéralement aux états d'âme. ■

Nathalie Skowronek  
Max, en apparence  
Arléa  
234 p., 16 €